

Bulletin No : 35
 Décembre 2009



Claude R. Jaeck
 Député Général du Souvenir
 Français pour la Chine.
 claude.jaek@gmail.com

SOMMAIRE:

- Vie et mort à Shanghai de l'Amiral Protet (1808-1862)
- Le Père Vircondelet, 50 ans d'apostolat à Hong Kong
- Hélène Hoppenot, Catherine de Bourboulon : deux femmes à la découverte de l'Asie
- Hommage au Docteur Georges Bechamp, Consul de France à Chengdu (1929-1941)
- Le comte de Beauvoir découvre Hong Kong, la Chine et... sa cuisine.
- Les Canonnières françaises du Yang-Tse
- Construction du Chemin de Fer Kaifeng- Luoyang
- Shanghai, « le Paris De l'orient » De Bernard Brizay
- Le Cimetièrre Chinois De Noyelles Sur Mer (Somme
- Actualités

L'Histoire mise à mal ...

De Jacques Le Goff à Jean Tulard, les plus grands historiens français montent au créneau et dénoncent dans une pétition le projet de supprimer l'histoire-géo en terminale scientifique... Une vingtaine d'historiens français parmi les plus connus ont signé ce samedi 5 décembre 2009 une pétition vigoureuse dans le Journal du Dimanche afin que soit maintenu l'enseignement de l'histoire et géographie en terminale scientifique. Les signataires ont été rejoints par de nombreuses personnalités du monde artistique et politique, orientées tant à gauche qu'à droite. On peut retrouver leurs noms sur le site du Journal du Dimanche. Voici le texte intégral de la pétition :

«La décision envisagée par M. le Ministre de l'Education nationale, dans le cadre de la réforme des lycées, de rendre optionnelle

l'histoire-géographie en terminale scientifique ne peut que susciter la stupéfaction par son décalage avec les nécessités évidentes de la formation des jeunes Français au début du XXIe siècle. A l'heure de la mondialisation, les futurs bacheliers scientifiques n'auraient donc nul besoin de se situer dans le monde d'aujourd'hui par l'étude de son processus d'élaboration au cours des dernières décennies, pas plus que par l'analyse de sa diversité et des problèmes qui se posent à la planète et à son devenir.

En outre, ils se trouveront dans l'impossibilité d'accéder à certaines formations supérieures de haut niveau pour lesquelles la connaissance de l'histoire et celle de la géographie sont indispensables et vers lesquelles ils se dirigent en nombre croissant. Au moment où le président de la République et son gouvernement jugent urgent de lancer un grand

débat sur l'identité nationale qui doit mobiliser le pays, cette mesure va priver une partie de la jeunesse française des moyens de se faire de la question une opinion raisonnée grâce à une approche scientifique et critique, ouvrant ainsi la voie aux réactions épidermiques et aux jugements sommaires.

Il est impératif d'annuler cette décision, inspirée par un utilitarisme à courte vue, qui se trouve en contradiction avec les objectifs proclamés du système éducatif français sur le plan de la formation intellectuelle, de l'adaptation au monde contemporain et de la réflexion civique des futurs citoyens.» ●

Claude R. Jaeck

NOUVEAU !

Découvrez dès maintenant le site web du Souvenir Français de Chine:

www.souvenir-francais-asie.com

Le site du souvenir français de chine vous permettra d'accéder aux archives des numéros de la lettre mensuelle et de découvrir les contributeurs, qui tous les mois partagent leur passion et vous font découvrir de nouvelles histoires.

Nous avons également ouvert nos pages à d'autres pays de la région afin de mieux connaître l'histoire des français d'asie. Le site évoluera prochainement pour vous tenir informé de nos activités (conférences, expositions, publications d'ouvrages...)

Vie et mort à Shanghai de l'Amiral Protet (1808-1862) 1er partie

Auguste Léopold Protet est né le 20 avril 1808 à Saint-Servan (aujourd'hui part de l'agglomération de Saint-Malo), rue des Bas-Sablons. Son père Alexandre Protet (1769-1847) était né à Saint-Petersbourg. Ancien officier d'infanterie devenu inspecteur du télégraphe, il exerçait alors le métier de négociant et était considéré par le gouvernement de la Restauration comme un « libéral ». Sa mère Françoise Le Camus (1774-1831), était originaire de Saint-Père près de Saint-Malo et avait deux frères, l'un avoué et l'autre directeur de l'hôpital de Saint-Malo. Les parents Protet donnèrent naissance à neuf filles et cinq garçons qui feront tous carrière dans la Marine, militaire ou marchande.

Formé à l'école d'hydrographie de Saint-Malo, A. L. Protet entra en 1824 au collège de la Marine à Angoulême où il fut considéré comme un élève assidu et appliqué, bon en mathématiques, en français et en latin, doué pour l'anglais. Jeune officier, il navigua de 1827 à 1837 au Levant, aux Antilles, dans l'Océan indien, en Méditerranée, en Afrique. Fut promu enseigne de vaisseau le 31 décembre 1831, puis lieutenant de vaisseau le 10 avril 1837, son courage et sa présence d'esprit lors de l'abordage de sa frégate au large d'Hyères lui valurent la croix de la Légion d'Honneur le 29 avril 1838. Il participa ensuite dans l'escadre de l'amiral Baudin, sous les ordres du prince de Joinville, à la prise de Veracruz au Mexique le 28 novembre 1838. Aide de camp du gouverneur de l'île Bourbon le 28 octobre 1840, il fut chargé des levés hydrographiques aux Comores et participa à la prise de possession de Mayotte le 13 juin 1843.

Après 70 mois de séjour dans l'Océan indien, Protet épousa le 18 août 1845 à Paris Marie-Anne Bellier de Montrose (1813-1901). Originaire de l'île Bourbon, celle-ci était la fille d'un ancien membre du conseil privé et du conseil général de Bourbon, la petite-fille d'un gouverneur, la sœur d'un conseiller colonial et la belle-sœur du frère cadet de Protet. Le ménage n'eut pas de descendance.

Nommé provisoirement à Paris au dépôt des cartes et plans en 1845, Protet fut promu capitaine de frégate en septembre 1846 et affecté en décembre 1847 à la division navale des côtes occidentales d'Afrique, chargée de l'application du traité franco-anglais de 1845, c'est-à-dire de la visite des navires français en vue de la répression de la traite des noirs.

Gouverneur du Sénégal du 1er juin 1850 au 1er novembre 1854, il prit un congé en métropole pour raison de santé d'avril 1853 à janvier 1854. Fut promu successivement officier de la Légion d'Honneur le 14 août 1852, capitaine de vaisseau le 2 décembre 1852, commandeur de la Légion d'Honneur le 8 juillet 1854. Il du quitter le Sénégal à la fin de 1854 pour se soigner. Son ancien directeur du génie, le chef de



bataillon Louis Faidherbe, lui succéda au poste de gouverneur du Sénégal.

D'avril 1855 à mars 1856, Protet siégea au conseil des travaux du Ministère de la Marine. En mars 1856, il retourna de nouveau en Afrique où lui fut confié le commandement de la division navale des côtes occidentales d'Afrique et le commandement supérieur de Gorée. C'est alors qu'il prend possession de Dakar au nom de la France le 25 mai 1857. Le 14 avril 1859, nommé membre du Conseil d'Amirauté, Protet quitta définitivement la côte occidentale d'Afrique. Mais dès le 28 décembre 1859, sur sa demande, il repart de Marseille pour la Chine.

En Chine, L'Empereur Xian Feng avait succédé à son père en 1850. Celui-ci va se montrer progressivement plus hostile aux relations avec les étrangers. Le nombre d'entraves au commerce, d'agressions et de violations des traités va aller en augmentant jusqu'à atteindre un point culminant.

Le 25 juin 1859, M. de Bourboulon et Frederick W. A. Bruce qui remplaçaient Elgin et Gros furent reçus par les canons des

forts de Takou près de Tianjin. 432 hommes des compagnies de débarquement y périrent. Après ce retentissant guet-apens, Bourboulon et Bruce durent répliquer par la force. La campagne de 2 mois et demi s'acheva par le triste épisode de l'incendie du Palais d'été et la prise de Pékin le 13 octobre 1860. « Une convention de paix additionnelle au traité de Tianjin » fut signée le 25 octobre, octroyant, entre autres, aux Anglais l'île de Hong Kong et le territoire de Kowloon. Protet participa à la prise de Pékin.

Les corps expéditionnaires comptaient 7'000 hommes pour les français et plus de 12'000 pour les anglais placés sous les ordres du major général sir James Hope Grant. Créé le 2 novembre 1859, le corps expéditionnaire français était à l'origine sous l'autorité du General Cousin-Montauban. Puis, le commandement des forces de terre et mer fut dédoublé. La marine fut placée sous le commandement en chef de l'amiral Charner. Directement sous son autorité étaient le contre-amiral Page venant de Cochinchine et le contre-amiral Protet venant du Sénégal. Nommé contre-amiral le 8 janvier 1860, Protet reçut l'avis de sa nomination d'officier général dans la nuit du 19 février des mains mêmes du consul Edan lors de son passage à Shanghai. Le 12 mars le général Cousin-Montauban arriva à Shanghai et le 18 avril l'amiral Charner arrivait à Wusong pour prendre le commandement des forces navales françaises qui s'y trouvaient.

En mai, la pression des Taiping autour de Shanghai commençait à se faire ressentir et les autorités locales, malgré le paradoxe que cela représentait, virent demander auprès des consuls la protection des troupes étrangères.

Les Taiping dont la marche sur Pékin avait été stoppée par les impériaux, profitèrent de la guerre de la dynastie Qing contre les troupes anglaises et françaises pour reprendre des forces. Dès le mois de juin 1860 les provinces du Jiangsu, Jiangxi et Zhejiang étaient de nouveau sous le contrôle des rebelles. Le 28 juin le baron Gros revenait à Shanghai.

>>>

>>> quand à lui, aurait souhaité, au moins, éviter la prise de Suzhou par les Taiping, estimant qu'il disposait d'assez de forces. A contrecœur, il du organiser le départ des troupes pour Tchefou. L'amiral Protet à bord de l'Entreprenante avec le général Jamin commandaient le premier convoi. En aout, les grands chefs Taiping se rapprochaient davantage de Shanghai. Proche de Xujiahui, L'orphelinat de Tsakawei fut attaqué et le père Massa fut tué à coup de piques.

Le 1er novembre 1860, les troupes françaises partirent finalement de Pékin et furent séparée en 2 divisions, Chine et Cochinchine. La plus grande partie se rendit à Saigon sous le commandement de l'amiral Page. L'amiral Protet prenait la responsabilité de la surveillance de Tchefou, Takou, Shanghai, des îles Chusan et du Japon. Après le départ de Charner le 24 janvier 1861, Protet devenait la plus haute autorité de commandement et mit son pavillon sur la frégate la Forte. ● (la suite dans le prochain numéro)



Robin Saby
Membre du Souvenir Français de Chine
Résident de Shanghai

Sources :
- Histoire de la Concession Française de Changhai par CH. B.-Maybon et Jean Fredet, Plon 1929
Publiée sous le haut patronage de S.E.M. le Ministre des Affaires Etrangères
Du Conseil d'Administration municipale de la Concession française et de la Chambre de Commerce française de Chine
- Dakar, naissance d'une métropole par Jacques Charpy chez Les Portes du Large

Le Père Vircondelet, 50 ans d'apostolat à Hong Kong

De 1920 à 1970, le Père Vircondelet des Missions Etrangères de Paris (MEP) a vu Hong Kong évoluer et connaître des fortunes diverses au gré d'une Histoire mouvementée. Sa vie au service des Missions est aussi une vie hong kongaise où le sacerdoce se confond avec une passion sans faille pour la colonie britannique.

Léon Vircondelet est né en 1890 à Vesoul. A 18 ans, il entre au séminaire des Missions Etrangères, mais la Grande Guerre retarde son ordination. Il est mobilisé et reçoit la gestion d'un hôpital dans les Vosges. En 1919, c'est comme lieutenant qu'il reprend sa place au séminaire. Il est alors ordonné prêtre et immédiatement envoyé à Canton. L'aventure asiatique commence : un long parcours oriental de cinquante ans, avec Hong Kong comme point d'attache.

Rapidement repéré pour ses nombreuses qualités de gestionnaire, le missionnaire est nommé dans la colonie britannique en 1921 en tant qu'assistant procureur. C'est un discret mais efficace administrateur. Il entreprend notamment, à cette époque, de faire bâtir une école chinoise et un hôpital (Sainte-Thérèse) à l'emplacement d'une vaste filature de coton rachetée par le Père Robert.

En 1934, il assure l'intérim lors d'une vacances à la procure de Saigon. Il montre ainsi l'étendue de ses capacités et, l'année suivante, il est désigné procureur général en Extrême-Orient. Léon Vircondelet est à la fois le dernier procureur général des MEP de Hong Kong, à partir de 1935, et le premier économiste général, à partir de 1950, les Missions Etrangères se réorganisant après la guerre autour de nouvelles fonctions.

Formé par le Père Robert (l'excellent financier qui a tant fait fructifier les biens des MEP à Hong Kong), le Père Vircondelet gère avec adresse toutes les affaires d'argent jusqu'en 1960. Non sans mal, car la période est autrement plus difficile. Occupation japonaise, montée du communisme, contexte d'insécurité

et d'instabilité... c'est lui qui organise donc la vente de beaucoup de propriétés au gouvernement de Hong Kong, en particulier la Procure en 1953 (maintenant la cour d'appel final) et Nazareth en 1954. Des choix certainement critiquables aujourd'hui, mais que le contexte de l'époque explique.

C'est particulièrement pendant la Seconde guerre mondiale et la période de l'Occupation japonaise, que le Père Vircondelet s'illustre. Toujours réactif, l'homme s'engage dès le début en faveur de la France Libre, sans pour autant prendre les armes. Les échanges entre l'Ambassade de France à Pékin et le gouvernement général d'Indochine sont clairs à ce sujet, et montrent que les Japonais se plaignent de «la compromission active de plusieurs Français notables dans la direction de la propagande anglo-gaulliste à Hong Kong».

Le Père Vircondelet est en tête de liste. Le missionnaire parvient à sauvegarder les intérêts des religieux, évite les pillages (notamment de l'imprimerie de Nazareth) et vient en aide à de nombreux Français.

Il semble que ce soit lui qui récupère certains biens ou archives de particuliers et de sociétés (c'est attesté pour la Société des Charbonnages du Tonkin et le Consulat de France).

Il entretient des liens amicaux étroits avec Louis Reynaud, le consul général. A la mort du diplomate, en 1943, le Père Vircondelet s'installe même dans les locaux consulaires de manière à les protéger du pillage et à faire perdurer une présence symbolique.

Beaucoup de bâtiments du centre-ville

gérés par les Missions sont détruits ou endommagés pendant les hostilités.

Le prêtre entreprend dès 1945 de les faire rénover et moderniser. Il organise ensuite des festivités remarquées pour le centenaire de la présence des sœurs de Saint-Paul, en 1948. La même année, il est décoré de la Croix de Chevalier de la Légion d'honneur, pour l'ensemble de son action pendant la guerre.

Fatigué, il démissionne en 1960. Le Supérieur général Maurice Quéguiner lui exprime alors : «au nom de toute la Société et en mon nom personnel, la profonde et affectueuse gratitude de tous, pour tous les services rendus durant toute une vie de missionnaire et singulièrement comme économiste général pendant vingt-cinq ans, avec un dévouement et une générosité jamais démentie».

C'est encore et toujours à Hong Kong que le Père Vircondelet choisit de passer une retraite active. Il y reste encore dix ans. Le prêtre quitte la colonie britannique en 1970, après cinquante ans de présence. Il se retire au sanatorium de Montbeton en France, où il s'éteint en novembre 1973. ●



François Drèmeaux
Professeur d'histoire
Lycée Français Hong Kong
Membre du Souvenir Français

Sources : Archives des Missions Etrangères de Paris ; Archives du ministère des Affaires Etrangères de Nantes. Crédit photographique : Archives des Missions Etrangères de Paris.

Hélène Hoppenot, Catherine de Bourboulon : deux femmes à la découverte de l'Asie

Il était une fois deux femmes, divergeant d'époques et d'origines, mais se ressemblant par leurs parcours, toutes deux épouses de diplomates français qu'elles suivirent courageusement au bout du monde, dans des milieux difficiles et même hostiles. Surtout, ouvertes d'esprit et animées d'une grande curiosité, elles laissèrent chacune des traces incroyables, des témoignages riches de leur expérience en Chine, notamment à Pékin.

Hélène Hoppenot

Lorsque l'on s'intéresse à l'histoire de la Chine et des Français dans les années 1930, un personnage incontournable apparaît ; il s'agit d'Hélène Hoppenot.

Née en 1896, Hélène Delacour épouse le diplomate Henri Hoppenot (1891-1977) en 1917. Elle l'accompagne alors aux quatre coins du monde pendant toute sa carrière diplomatique -qui s'étend sur quarante années-, allant notamment de Berne à Washington, en passant par Montevideo et Pékin. Mais Hélène Hoppenot n'est pas simplement une épouse de diplomate qui suit son mari. Ecrivain, traductrice, musicienne, mais surtout photographe, elle est une intellectuelle et une artiste engagée qui s'intéresse aux cultures qu'elle découvre et aux personnes qu'elle rencontre. Ainsi, elle est notamment amie avec le compositeur Darius Milhaud (1892-1974) et son épouse Madeleine (1902-2008), l'écrivain Paul Claudel (1868-1955), ou encore le poète et diplomate Saint-John Perse (Alexis Leger, 1887-1975). Si son séjour en Chine est relativement bref (1933-1937) à l'échelle d'une vie, elle en laisse toutefois une documentation passionnante et très utile, décrivant tout ce qu'elle voit à travers sa correspondance, son journal, mais surtout ses innombrables clichés. Ainsi, grâce à elle l'on dispose d'images de la vie quotidienne des Chinois, dans les campagnes, dans les villes, à Pékin, mais aussi des Français. Sa collection comporte en effet beaucoup de clichés de l'ancienne légation, des bâtiments, des employés, d'événements officiels, mais aussi et surtout des clichés plus personnels de ses amis, de sa famille.

Aujourd'hui, la collection de plus de mille photographies prises par Hélène Hoppenot est conservée aux Archives du Ministère des Affaires Etrangères, qui en présente un échantillon en exposition virtuelle, parmi lesquelles figurent les clichés suivants.

Catherine de Bourboulon

Au siècle précédent, une autre femme, française d'adoption, pose son regard sur l'Asie, notamment sur Pékin et la toute naissante légation française.

Née en Ecosse en 1827 dans une famille d'aristocrates, Catherine Fanny Mac Leod immigre aux Etats-Unis avec sa mère et sa famille maternelle cinq ans plus tard.

Adolescente, elle suit sa tante, épouse d'un diplomate espagnol, en Amérique latine, prenant goût aux voyages. Plus tard, âgée de vingt-quatre ans, elle épouse Alphonse de Bourboulon, diplomate français qui est peu après posté en Chine.

Elle le suit alors en Asie, notamment à Shanghai, où elle vit l'attaque de la légation française, et à Pékin.

Curieuse de tout, Catherine de Bourboulon prend des notes précises et esquisse des croquis de tout ce qu'elle voit, les gens, leurs coutumes, la société, les cités, les palais princiers, la toute récente légation française -mise en place par son époux-, mais aussi les conflits et les dangers, n'hésitant pas, pour ce faire, à par exemple se vêtir en homme.

Elle constitue ainsi un véritable puits d'informations, extrêmement riche et utile pour connaître et comprendre la Chine de l'époque.

Après dix années dans ce pays, lorsqu'ils en sont à rentrer en France, en 1862, elle convainc son mari de suivre la voie terrestre plutôt que maritime, afin de traverser la Mongolie du Sud au Nord, soit un périple de près de dix mille kilomètres.

Le récit de Catherine de Bourboulon concernant cette aventure à travers la steppe, le désert aride et la montagne est publié sous forme de feuilleton dans la revue *Le Tour du Monde*, sous le titre de Relations de voyage de Shanghai à Moscou par Pékin, en 1864, puis plus tard, en 1866, par Achille Poussielgue,

dans un ouvrage intitulé *Voyage en Chine et en Mongolie* de M. de Bourboulon, ministre de France et de Madame de Bourboulon, 1860-1861.

Catherine de Bourboulon s'éteint en 1865 en France, à l'âge de trente-huit ans, des suites d'une maladie contractée lors de son aventure.

Elle laisse le souvenir d'une femme courageuse, téméraire, curieuse de tout, passionnée par les cultures et coutumes des civilisations différentes, qu'elle observe tantôt avec innocence, tantôt avec clairvoyance, en tentant de les comprendre.

Indépendantes, aventurières parfois intrépides animées par la découverte et la compréhension de l'Autre, Catherine de Bourboulon et Hélène Hoppenot sont ainsi des personnages clés pour la connaissance des événements marquants mais aussi de la vie quotidienne des Français dans le Pékin d'autrefois. Observatrices sans prétention écrivant ou photographiant d'abord pour elles-mêmes, elles ont ainsi constitué un legs exceptionnel désormais accessible au public.

Viviane Calleraud

Sources: Archives du Ministère des Affaires Etrangères, fonds Hélène Hoppenot ; Bibliothèque Nationale de France ; Hélène Hoppenot, Regards sur la Chine, 1933-1937, exposition en ligne ; Chine, texte de Paul CLAUDEL, photographies d'Hélène Hoppenot, Genève, Editions d'Art Albert Skira, 1946 ; DRONSART (Marie), Les Grandes voyageuses, Paris, Hachette, 1909 ; MONNIER (Victor), « Henri Hoppenot », Dictionnaire historique de la Suisse (en ligne) ; POUSSIELGUE (Achille), Voyage en Chine et en Mongolie de M. de Bourboulon, ministre de France et de Madame de Bourboulon, 1860-1861, Paris, Hachette, 1866 ; Revue Le Tour du Monde.

Hommage au Docteur Georges Bechamp, Consul de France à Chengdu (1929-1941)

Les années 1930 en Chine sont celles de la descente aux enfers : à la guerre civile s'ajoute l'invasion japonaise, dès 1931, et son déferlement à partir de 1937, ce qui amène le Gouvernement chinois à se replier sur Chongqing. Le Sichuan devient la cible de bombardements meurtriers. La France, déjà si essoufflée par la guerre de 1914-1918, s'affaiblit et se dirige vers une nouvelle guerre inéluctable. Dans ces années sombres, émerge à Chengdu une personnalité hors du commun : le Docteur Bechamp.

Au milieu des années 20, le chaos politique et militaire au Sichuan avait amené le repli général de la représentation française. Avec l'amélioration provisoire de la situation, la mission médicale est réouverte dès mars 1929 par le Docteur Georges Bechamp. Il a été dans sa jeunesse docteur au sein de l'armée rouge en Russie puis chirurgien en Arménie. Rentré en France, il devient médecin des Messageries Maritimes. Il est parfait polyglotte (anglais, allemand, chinois, japonais et russe). On retrouve dans sa nomination la patte de Philippe Berthelot, le Secrétaire Général du M.A.E qui « le connaissait depuis longtemps et l'estimait beaucoup ». En mai de la même année, il est chargé de la gérance du Consulat, après deux ans de fermeture.

L'Ambassadeur à Pékin chante vite ses louanges et apprécie sa correspondance avec la Légation, « l'une des plus régulières et des plus instructives qui lui fût adressée. L'influence que son activité professionnelle lui avait acquise dans tous les milieux de Chengdu a toujours été mise au service de notre prestige et de nos intérêts. Il n'est pas un voyageur français dans cette lointaine province qui n'ait eu à se louer de ses attentions et de son appui. La récente conclusion du contrat qui doit permettre à l'industrie française de construire la voie ferrée Chengdu-Chongqing n'aurait pas été possible sans lui »¹. En 1934, alors que la décision semble prise à Paris de supprimer le consulat, Bechamp parvient à convaincre Henri Wilden, consul à Chengdu en 1907-1908 et devenu Ministre Plénipotentiaire à Pékin, de la nécessité de le maintenir ouvert pour suivre les projets de chemin de fer. Bechamp est effectivement reçu en audience, en 1935, par le Maréchal Tchang Kai-Chek pour évoquer les projets ferroviaires à vocation stratégique pour la lutte anti-japonaise, comme la voie Chengdu-Chongqing mais aussi, au-delà, vers Guiyang. Des contacts réguliers sont établis entre



Bechamp et le général He Guguang, chef d'état-major du Maréchal, désigné pour servir d'intermédiaire. Celui-ci confie que le Maréchal « désirait qu'on commençât le chemin de fer au plus tôt et par les deux extrémités, suivant un tracé doublant les routes, c'est-à-dire partant de Chengdu pour aboutir à Kunming, par Chongqing et Guiyang ».

Mais l'histoire, une fois encore, va ruiner ce projet franco-chinois au Sichuan. En juillet 1937, le Japon envahit la Chine de tous côtés : Pékin, Tianjin, Qingdao, Taiyuan, Shanghai, Nankin, Canton tombent avant la fin de l'année. Wuhan résiste mais est abandonné en octobre 1938. Le Gouvernement se replie sur Chongqing et sur son bastion des provinces du Sud-ouest, Sichuan, Yunnan, Guizhou et Guangxi, qui resteront libres.

La fin du Docteur Bechamp est tragique. Sa dernière œuvre sera la création à Chengdu en juin 1939 d'un hospice pour orphelins, victimes de la guerre, où 100 à 150 enfants peuvent être hospitalisés et soignés gratuitement.

Un important service de consultation y est annexé. Un médecin chinois, le Dr Shi Zhongqing, docteur de la faculté de médecine de Paris, aide le Dr Bechamp dans sa tâche.

Cependant, au lendemain de l'armistice de 1940, il fait le choix de la France libre et prend secrètement contact avec la résistance. Il se met à la disposition du Général de Gaulle dont il devient, début 1941, un des représentants en Extrême-Orient.

La rupture avec sa hiérarchie et avec le gouvernement de Vichy devient inéluctable. Dans une note du 18 avril 1941, signée par l'Amiral Darlan, Secrétaire d'Etat aux Affaires Etrangères, la rupture du Docteur Bechamp avec le régime de Vichy est décrite avec minutie : >>>

¹Ce contrat n'entrera malheureusement jamais en vigueur.

>>> « Le 21 février dernier, l'ambassadeur de France en Chine, de passage à Shanghai, signalait au département que le Dr Bechamp semblait éprouver quelque peine à se rallier au nouveau régime de la France. Il lui avait déjà adressé auparavant un avertissement. A la suite des informations que lui transmettait son représentant à Chongqing, et d'après lesquelles l'action en cette ville de M. Guibaut, explorateur (2), affilié au mouvement de la « France Libre », paraissait être dirigée en sous-main par le gérant de notre Consulat à Chengdu, il se voyait obligé de l'inviter à lui télégraphier sans équivoque une déclaration de loyalisme. A la même époque, le Dr. Bechamp télégraphiait en clair à Chongqing et à Pékin qu'il avait détruit ses tables de chiffre et qu'il enverrait fin février à l'Ambassade le procès-verbal d'incinération et ses comptes.

Entre temps, le 21 mars, le Consul de France à Kunming transmettait à l'Ambassade une lettre qui était adressée le 15 mars à celui-ci et par laquelle le Dr. Bechamp lui faisait savoir qu'il avait « clos définitivement ses relations avec le représentant du gouvernement de Vichy » et que, « travaillant désormais avec le général de Gaulle », il avait confié la mission médicale à des confrères canadiens et notifié le 11 mars aux autorités chinoises la fermeture du Consulat dont il jugeait le maintien « indécent » (3).

La sanction ne se fit pas attendre : par décret du 16 juillet 1941, signé du Maréchal Pétain, le Dr Bechamp est déchu de la nationalité française. Quelques temps plus tard, il est exclu de la légion d'honneur.

Georges Bechamp entre dans la clandestinité pour poursuivre la résistance. Le drame se noue au début de 1942 ; lors d'une mission en zone occupée, le Dr Bechamp est arrêté par les japonais et remis, quelque temps plus tard, aux autorités françaises en Indochine.

Le 14 avril 1942, la cour Martiale de Hanoi le condamne à 15 ans de travaux forcés pour trahison.

Détenu à la « Maison Centrale de Hanoi », malgré son âge et son état physique encore déficient, le docteur est traité comme un criminel de droit commun. Il aidera le lieutenant Robert, incarcéré avec lui, à s'évader en janvier 1943 mais celui-ci sera repris. Sa santé décline mais on refuse de le soigner : un officier gaulliste également détenu, le lieutenant Boule, adressera au Gouverneur Général en Indochine une lettre dans laquelle il dénonce un « assassinat lent et méthodique ». Transféré à Saïgon, Georges Bechamp, épuisé, mourra dans sa cellule le 20 juillet 1944 (4-5)

André Guibaut, délégué du Général de Gaulle en Chine, lui rendra un hommage émouvant au lendemain de la guerre.

« Le Docteur Bechamp est mort dans une prison du Gouvernement de Vichy en Indochine. Il avait été condamné à 15 ans de travaux forcés pour ne pas avoir désespéré de sa patrie et s'être rallié, dès 1940, au Général de Gaulle. C'était un homme étonnant par la culture véritablement encyclopédique qu'il possédait.

Il vivait très retiré dans sa résidence de Chengdu, aimé des Chinois qu'il avait su comprendre et auxquels il avait lui-même voué une amitié sincère.

Les rares voyageurs qui ont eu la chance de passer quelques jours à Chengdu comprendront que je n'ai pu, ayant cité son nom, résister au désir de rendre à sa mémoire le modeste hommage de mon amitié et de mon admiration. »

2. André Guibaut est en mission d'exploration en 1940 au nord de Kangding et y croise Alexandra David-Neel. Il se rallie, fin 1940, à la France Libre et le Général de Gaulle en fait rapidement son délégué pour la Chine. Il fera après la guerre, une brillante carrière d'Ambassadeur.

3. Vichy, le 18 avril 1941 : lettre de l'Amiral de la Flotte, Ministre Secrétaire d'Etat aux Affaires Etrangères, au Ministre Secrétaire d'Etat à la Justice.

4. Rapport du lieutenant Robert, résistant détenu par Vichy en Indochine de 1942 à 1944 (archives du MAE).

5. Au lendemain de la guerre, à titre posthume, les autorités françaises réintégreront officiellement Georges Bechamp dans sa nationalité française et dans l'ordre de la légion d'honneur.



Jacques Dumasy
Consul General de France
Consulat General de France
à Chengdu

(Extrait de l'ouvrage « La France et le Sichuan, un regard centenaire » édité à l'occasion de l'exposition réalisée par le Consulat Général de France à Chengdu au Wenshufang du 12 octobre au 4 novembre 2007)

publi-information

A branch of the Royal Asiatic Society was first established in Shanghai in 1858.

It published a scholarly journal in that year, which was published for 90 years thereafter, hosted a wide range of lecturers on subjects relating to Asia and established a fine library and museum.

The Society, which was dissolved in 1952, was reconvened here in 2007 under the name Royal Asiatic Society China in Shanghai, aiming to carry on and expand upon the former society's work.

We too have established a new library and journal and run an active lecture and activities programme for our members and guests. Members of Le Souvenir Français are most welcome to join in our activities. Please take a look at our website for more information :

www.royalasiaticsociety.org.cn



RAS CHINA in SHANGHAI

Le comte de Beauvoir découvre Hong Kong, la Chine et... sa cuisine.

En 1867, le comte Ludovic de Beauvoir débarque à Hong Kong, première étape d'un long périple en Chine. Il découvre le port de Victoria, la ville et sa population animée, ses rues tortueuses et le Peak. C'est aussi pour lui la première occasion de goûter à la cuisine chinoise et cette expérience initiatrice lui laisse un goût très amer !

Le 9 avril 1866, partis de Londres, le comte Ludovic de Beauvoir (1846-1929) et le duc de Penthièvre entreprennent un voyage autour du monde qui, fin 1866, après l'Australie, les a amenés au Siam. Début 1867, ils arrivent à Hong Kong au moment des festivités du Nouvel An chinois et ils entament ainsi un long périple en Chine, qui les conduira ensuite à Macao, Canton, Shanghai, Pékin et à la Grande Muraille.

Leur navire, après avoir franchi la passe de l'Est, pénètre dans la baie de Victoria et le spectacle décrit par Ludovic de Beauvoir est d'une étonnante actualité : «Rien de joli et d'imposant à la fois comme d'arriver dans l'obscurité à une rade aussi calme que celle de Hong Kong. De toutes parts des roches hardies, de hautes montagnes, encadrent un véritable lac à l'abri contre les vents déchaînés ; sur leurs flancs sont échelonnées en amphithéâtres toutes les maisons brillamment éclairées des marchands anglais qui, en vingt-cinq ans, ont déjà formé une grande ville. Des milliers de lumières se détachent sur ce fond grandiose». Le comte et le duc vont être logés chez le Gouverneur de l'île, Sir Charles Mac Donnell, et pour se rendre à son palais, ils doivent quitter le bord et utiliser les services des batelières qui accostent le navire, «portant un baby (sic) ficelé dans le dos par une écharpe». Le comte de Beauvoir décrit ensuite «le spectacle d'une tapageuse animation dans les rues», la foule des «coullies chinois (qui) se heurtent et se disputent», les «riches négociants du Céleste Empire (qui) y fourmillent, trottant dans leurs bottes de toile blanche en cachant leurs bras dans leur casaquin bleu de ciel». L'accès au palais se fait en empruntant les «rues qui ressemblent à des montagnes russes, quand elles ne sont pas d'interminables escaliers, et souvent des échelles taillées dans le granit». Le Gouverneur emmène ses invités, en palanquins, au sommet du «pic le plus élevé de l'île de Hong Kong, appelé Victoria Peak (1825 pieds), d'où la vue s'étend sur l'archipel des îles environnantes et, au loin, jusqu'à la grande mer. Mais quelles terres pelées et dénudées que ces premières côtes de la Chine ! Quel chaos de roches grisâtres et de montagnes désertes !». La première impression du

voyageur est celle d'un émerveillement : «si Bangkok est l'image asiatique de Venise, la ville de Hong Kong, appliquée comme un rideau sur une pente rocheuse et escarpée, nous semble être la Gênes de l'Extrême Orient». Le soir, le Gouverneur invite les voyageurs à dîner mais, «au lieu de nous servir le festin préparé par son cuisinier français, réputé excellent, (il) nous donne dans le plus chinois des restaurants de la ville chinoise, chez Han-Fa-Loh-Chung, dans Taeping-Schan, un vrai souper de mandarin : intéressante précision fournie par le



comte de Beauvoir, qui nous révèle ainsi que, en 1867 déjà, un cuisinier français, et qui plus est cuisinier du Gouverneur anglais, contribuait à la réputation de la cuisine française à Hong Kong ! Le dîner se tient «aux sons des violons à une corde et des tambourins de quatre jeunes chinoises rieuses et peintes». Chaque convive a «deux bâtonnets d'ivoire, en guise de fourchettes et de couteaux». Selon la bonne tradition culinaire chinoise, la liste des mets servis est impressionnante et comporte plus de quinze plats. «Voici le menu textuel et l'ordre de notre festin : fruits confits – œufs de poisson glacés dans du caramel – amandes et raisins – ailerons de requins sauce gluante – gâteaux

de sang coagulé – hachis de chien sauce au lotus – soupe de nids d'hirondelles – soupe de graines de lis – nerfs de baleine, sauce au sucre – canards de Kwai-Poh-Hing, – ouïes d'esturgeon en compote – croquettes de poisson et de rat tapé – soupe à la graisse de requin – compote de bêche-la-mer et de tétards d'eau douce (...) – ragoût au sucre composé de nageoires de poisson, de fruits, de jambon, d'amandes et d'arômes – soupe aux lotus et aux amandes comme dessert». Le repas est arrosé de «vin rose, très médicinal, et le sam-chou, eau-de-vie de riz tiède et écoeurante». Et, à ce moment du récit du comte de Beauvoir, tombe la sentence sur ce premier repas chinois : «ce dernier mot, je puis le donner comme adjectif qualificatif à chacun des mets que nous avons tenté d'introduire dans nos solides estomacs. Il me semble qu'avec un grand pot de gélatine, des abatis de volailles, des balayures de la boutique d'un droguiste, et un fond de tiroir de pharmacie, j'arriverais à vous reproduire, à mon retour, l'ensemble antigastrique qui s'appelle un dîner purement chinois». Jugement très sévère et quelque peu préoccupant de la part d'un voyageur qui goûte à la cuisine chinoise dès le premier jour de son arrivée en Chine, pays dans lequel il s'apprête à passer plusieurs mois !

Le comte poursuit en effet son voyage en Chine. Il est à Shanghai en mars 1867, puis au Japon, avant de traverser l'Océan Pacifique et d'atteindre San Francisco. Le récit de son voyage, paru en 1869 dans *Voyage autour du Monde*, connut un grand succès et fut réédité à plusieurs reprises. Il y commente certaines de ses expériences culinaires mais aucune n'a le goût très particulier de son premier repas chinois pris à Hong Kong...



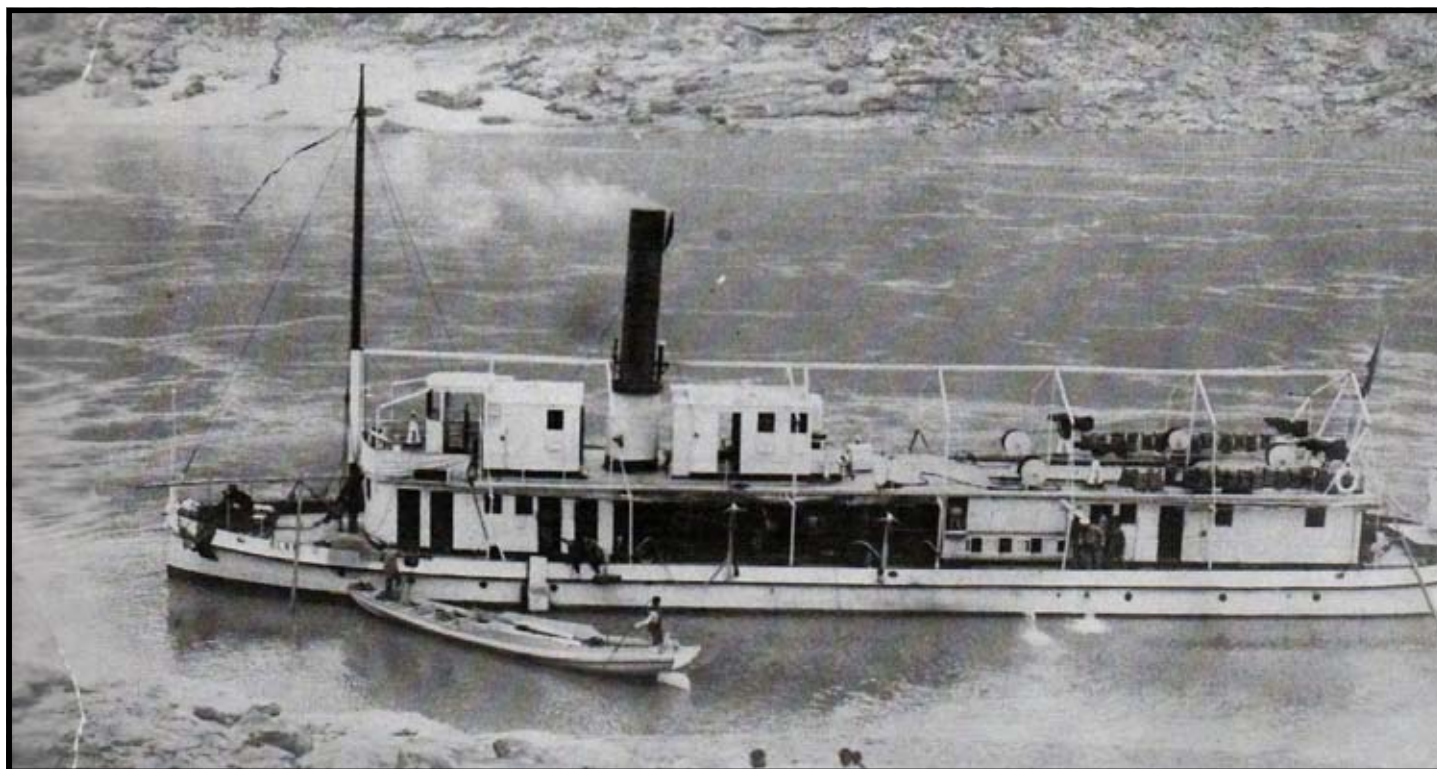
Christian Ramage
Membre du Souvenir Français
Consul Général Adjoint,
Consulat Général de France à Hong Kong

Sources : *Voyage autour du Monde*, tome II : Java, Siam, Canton, Henri Plon, Paris, 1869. Réédité par Kailash, Paris, en 1998.

Les Canonnières françaises du Yang-Tse (1)

De Shanghai à Chongqing (1901-1940) –Hervé Barbier

Rappelons-nous qu'en 1898, par l'accord du 10 avril, la France obtient de la Chine la concession de la construction d'un chemin de fer entre Lao Cai et Yunnanfou se raccordant à la voie ferrée de Haiphong au Tonkin. Cette concession permet de créer le véritable axe de la pénétration française en Chine. C'est la première étape. L'établissement d'une liaison entre Yunnanfou et Chongqing en serait la seconde. Néanmoins, pour parvenir à réaliser l'objectif d'une liaison entre l'Indochine, et le Sichuan, il devient nécessaire de reconnaître le Haut-Fleuve Yang-Tse mais aussi de s'y installer de façon durable afin de pouvoir soutenir véritablement le développement d'une liaison, soit par voie fluviale, soit par voie ferrée entre Chongqing et Yunnanfou. Pour réaliser cet objectif, les autorités françaises ne disposent que d'un seul et même moyen les canonnières. L'année 1901 voit donc l'apparition des canonnières françaises sur le fleuve Yang-Tse.



Mythique, ce fleuve est le quatrième du monde par sa longueur d'environ 6,000 km, et le troisième par son débit moyen annuel de 30,000 m³ /s. Il sépare la Chine du Nord de celle du Sud, et a toujours été naturellement la principale artère de la vie économique chinoise. Sa source est située à 4,600 m d'altitude sur les plateaux désertiques du Tibet oriental. Le Yang-Tse, appelé aussi fleuve Bleu est navigable sur 2,650 km, de Suifou à Shanghai. Après une naissance tourmentée dans la première partie torrentielle de son cours où il est totalement impropre à la navigation, même pour les jonques, le fleuve peut être répertorié en quatre parties.

Tout d'abord, le bief supérieur, 350 km de Suifou à Chongqing avec un lit relativement large, ensuite vient le Haut-Fleuve, qui se prolonge jusqu'à

Yichang sur 600 km.

Pour atteindre Yichang, les jonques et les vapeurs doivent franchir plus de cinquante rapides et trois gorges. Après Yichang, c'est le Moyen-Fleuve qui commence, et se prolonge jusqu'à Hankéou, un seul grand port entre ces deux villes, c'est Sashi qui reçoit les marchandises du Sichuan, du Yunnan, du Guizhou mais aussi du Guangxi et du Guangdong. Hankéou, Hanyang et Wuchang, villes regroupées aujourd'hui sous le nom de Wuhan sont un carrefour stratégique important car les vapeurs de mer peuvent y remonter, et à partir de 1905, un chemin de fer les relie à Pékin. A partir de cet endroit, et jusqu'à Shanghai, on entre dans le Bas-Fleuve.

Le Yang-Tse large et profond coule alors entre deux rives bordées de digués, où se sont développées un grand nombre de villes commerçantes comme Wuhu,

Nanjing et Tchan-Kiang villes accessibles aux commerçants étrangers depuis le traité de T'ien-Tsin (Tianjin) en 1858 (la guerre de l'opium). Le fleuve se termine enfin par un delta à Nanjing et un estuaire. La métropole de Shanghai construite sur une boucle du Huangpu qui se jette à Wu Song dans l'estuaire du Yang-Tse est à l'époque le centre du commerce international en Chine. Le Yang-Tse est un fleuve tropical qui est sujet à des crues d'été par l'action combinée de la fonte des neiges tibétaines, et des grandes pluies de mousson. L'ampleur de la crue est énorme, elle atteint huit mètres, et plus à Chongqing en 24 heures. Ce régime particulier du fleuve s'accompagne d'une navigation particulière. Sur le Bas-Fleuve, la navigation est facile malgré la présence de bancs de sable. Le Moyen-Fleuve présente des difficultés plus grandes à cause du peu de profondeur en basses-eaux ce qui exige la présence de pilotes locaux. >>>

>>> Après Yichang, ce sont les gorges du Haut-Fleuve, et la navigation à travers les rapides commence. Des courants transversiers prennent naissance, verticaux et intermittents. Ce sont les sources. Chaque rapide du Yang-Tse est unique et la configuration de chaque rapide évolue en fonction de la saison. La remontée d'un rapide par une jonque n'est possible qu'avec le concours de haleurs, de véritables forçats qui devaient tirer comme des bêtes, tous à quatre pattes pour essayer de s'accrocher à la terre. La première expérience française sur le fleuve date de 1863 lorsque l'avisos Kien-Chan commandé par l'enseigne de vaisseau Laurens, explore le Bas-Fleuve jusqu'à Hankou.

Politiquement, prétendre au protectorat de la vallée du Yang-Tsé, c'est dominer la Chine ! L'Angleterre a mis en place une véritable zone d'influence économique sur la vallée du Yang-Tse. Riveraine de la Chine par ses colonies indochinoises, la France affirme son autorité sur trois provinces du Sud, le Guangxi, le Guangdong et le Yunnan. La rivalité franco-britannique se poursuit à partir de 1900 dans la zone du Yang-Tse, et plus particulièrement dans la région du Haut-Fleuve. Le Sichuan est ses richesses deviennent le véritable objectif des Anglais et des Français. La course du Haut-Fleuve s'engage, et les Anglais sont les premiers à envoyer des canonnières sur le cours supérieur du Yang-Tse. En 1896, un commerçant Anglais, Archibald Little réussit pour la première fois avec un vapeur la remontée du Haut-Fleuve jusqu'à Chongqing, et le mythe des rapides infranchissables s'effondre. Little construit alors un navire conçu spécialement pour naviguer sur le fleuve. Il s'agit d'un vapeur à roue de 54 mètres de long, et qui atteint la vitesse de 14 nœuds, vitesse indispensable au franchissement des rapides. Dans le même temps, l'Amirauté britannique décide l'envoi de deux canonnières sur le Haut-Fleuve, le Woodcock et le Woodlark, unités de 130 tonnes développant une puissance de 600 chevaux mais qui n'atteignent qu'une vitesse de 10 nœuds, ce qui est insuffisant pour franchir les rapides en sécurité. En 1897, le Quai d'Orsay s'interroge sur l'opportunité d'une présence navale française durable au Sichuan. Il souhaite assurer en Chine la protection des missions catholiques, et des quelques intérêts économiques français. C'est une stratégie défensive des autorités diplomatiques françaises qui jugent la présence de canonnières indispensable pour rassurer, défendre et en dernière limite évacuer nos nationaux. En 1900, le principe de l'envoi d'une



En 1900, le principe de l'envoi d'une canonnière sur le Haut-Fleuve semble acquis d'autant plus qu'il n'existait pas d'opposition de la part des autorités chinoises. Pourtant au début de 1901, rien n'est décidé. En mars 1901 pourtant, un programme est élaboré pour la construction de deux canonnières capables de donner une vitesse de 16 nœuds, le 24 mars la commande est passée au service technique de l'état-major général de la marine. Les délais de livraison se révèlent néanmoins relativement longs, environ un an de la construction en France à la recette définitive à Shanghai. Finalement, les deux bâtiments seront commandés à une compagnie anglaise, et livrés à Hong Kong pour affectation dans le bassin du Si-Kiang, proche de l'Indochine, et présentant un intérêt tout aussi stratégique pour la France que la Chine centrale. La livraison des deux canonnières n'étant plus prévue à court terme, le Vice-amiral Pottier propose l'achat d'un petit bâtiment provisoire qui permettrait de déterminer les modifications à apporter pour la construction d'une seconde canonnière. Le 21 juillet 1901, un vapeur à deux hélices construit par le chantier anglais Farnham, Boyd and Co de Shanghai dont la vitesse ne dépasse pas les 11 nœuds est proposé, acheté et livré le 10 septembre. La marine française baptise sa nouvelle unité du nom d'Olry en mémoire de l'Amiral Olry mort en 1891. Son commandement est confié au lieutenant de vaisseau Hourst. Les Anglais la surnomme « soapbox ». Elle jauge 165 tonnes, et ses deux chaudières ne développent que 530 chevaux. Son armement se compose de six canons de 37 mm TR (à tir rapide). Le confort sur l'Olry n'existe pas.

Les aménagements sont étroits et inconfortables. Un compartiment est occupé par le poste d'équipage réservé aux Chinois. Il voit s'y entasser une quinzaine d'hommes sur une longueur de 6,5 mètre. Sur le pont avant, se trouve le logement des officiers qui comprend quatre chambres et une salle de bain. Ces pièces sont ridiculement petites. L'originalité de l'Olry réside dans son système de propulsion par hélices sous voûte qui consiste à placer la ligne d'arbre au niveau de l'hélice. Dès que l'hélice se met en mouvement, l'air est expulsé et remplacé par de l'eau. La seule installation électrique est une dynamo portable, et il n'y a aucune installation radio à bord. Pour accompagner l'Olry sur le Haut-Fleuve, on décide de lui adjoindre une annexe : le Takiang, chaloupe à vapeur qui mesure 15 mètres de long et dont la vitesse atteint péniblement 7 nœuds. Hourst dispose néanmoins d'un équipage français compétent composé au total de 25 hommes. Il est cependant nécessaire d'engager un équipage chinois et, notamment un pilote indispensable pour le franchissement des rapides.

Près de quatre ans après les premiers échanges ministériels, et plus d'un an après les Anglais, la France charge le lieutenant de vaisseau Hourst d'installer la marine française dans la province du Sichuan.



Michel Nivelles
Membre du Souvenir Français
Résident de Shanghai

Construction du Chemin de Fer Kaifeng- Luoyang (1905-1909)

Incidents avec la population

À côté de l'histoire assez bien connue du début de la modernisation de la Chine à la fin du XIXe siècle et au commencement du XXe, notamment grâce à la construction d'un premier réseau ferroviaire par les étrangers (1), l'aspect de la vie quotidienne des Européens qui y furent employés sur place et de leurs rapports avec les populations locales est resté dans l'ombre. Ces Européens étaient en effet surtout des techniciens ou d'anciens militaires peu enclins à écrire. Leurs contacts directs avec les paysans des campagnes traversées par les voies ferrées et avec les chefs de villages ne furent pas toujours harmonieux qu'il s'agisse de coutumes méprisées, d'attitudes de supériorité étrangère ou simplement du sans-gêne blessant de certains individus pour un peuple imbu de sa politesse traditionnelle et de son antique civilisation. Il faut encore ajouter que les décisions d'équiper la Chine d'une infrastructure moderne étaient souvent impopulaires parce que prises au nom du pouvoir impérial d'origine mandchoue et à ce titre peu apprécié.



Louis Roubaud était ce que l'on appellerait Un ordre de service de l'ingénieur en chef contrôleur Jean Jadot, haut technicien belge qui, en résidence à Hankou, avait mené la construction du Pékin-Hankou (Péhan) (2) et initié celle du Kaifeng-Luoyang (à l'époque Henan fou) dit Bianluo, est révélateur de ces difficultés humaines. Le texte de cet ordre de service, extrait des archives de Joseph Skarbek, est manuscrit de la main de celui-ci :

“Ordre de service pour le personnel des travaux (Sans lieu, ni date)

À la suite de récents incidents et à la demande de S. E. Sheng Koung-Pao (3), Directeur Général de la Cie Impériale, je rappelle à tout le personnel mes précédentes instructions au sujet de l'attitude que doivent avoir nos agents

envers le peuple chinois. Malgré les sévères instructions données à diverses reprises certains agents et notamment les agents inférieurs usent souvent de brutalité envers les habitants et souvent envers les ouvriers; d'autres se laissent aller à des excès de boisson et donnent ainsi aux agents chinois ainsi qu'aux habitants le spectacle de regrettables écarts de conduite.

Enfin, il arrive très souvent que des interprètes et même des boys au service d'agents européens se permettent de maltraiter et même d'exploiter les ouvriers ou les habitants. Je rappelle au personnel que la première condition pour être respecté de la population chinoise est de se respecter soi-même en évitant tout écart de conduite et de respecter le peuple chinois en le traitant équitablement et surtout en

en n'usant jamais de procédés brutaux. Si des agents, ouvriers ou habitants méritent une punition l'agent européen doit les déférer aux autorités compétentes, mais il ne doit jamais faire justice lui-même, car cela n'est pas plus permis en Chine que dans d'autres pays. Il est signifié ce qui suit à tout le personnel :

1 - Il est strictement défendu d'user de toute brutalité envers les agents, ouvriers ou habitants. Hormis les cas incontestables de légitime défense, les agents qui se seront rendus coupables de voies de fait, seront passibles de révocation.

2 - Seront aussi passibles de révocation, les agents qui seront en état d'ivresse en dehors de leur logement et ceux dont la conduite aura donné lieu à des plaintes justifiées de la part des autorités.

>>>

>>> 3 - De graves incidents s'étant déjà produits par le fait d'agents en partie de chasse, incidents qui ont provoqué de justes réclamations de la part des autorités chinoises, il est formellement défendu à tous les agents de travaux de chasser, soit aux abords de la ligne soit même en pleine campagne. Dans certains cas exceptionnels, MMrs les Ingénieurs en chef pourront s'ils le jugent convenable et d'accord avec les autorités locales, accorder l'autorisation de chasser à certains endroits et jours à déterminer : cette autorisation n'impliquant cependant aucune responsabilité de la part de la Cie et les agents étant entièrement responsables de tout ce qui pourrait se produire au cours de leurs parties de chasse.

4 - Sauf autorisation spéciale du Chef de Section qui devra le cas échéant en référer immédiatement à l'Ingénieur en chef il est défendu aux agents de sortir en armes de leur logement.

5 - Les agents doivent immédiatement signaler à leur chef direct tout interprète ou agent chinois de la Cie reconnu coupable de mauvais procédés ou de brutalités envers les ouvriers, habitants ou autorités chinoises; les agents chinois coupables seront sévèrement punis et déférés aux autorités judiciaires compétentes.

6 - Les agents doivent renvoyer immédiatement et signaler aux autorités compétentes tout domestique à leur service reconnu coupable de mauvais procédés ou de brutalités envers les ouvriers ou habitants.

Les infractions aux paragraphes 3, 4, 5 et 6 ci-dessus seront punies pour la 1ère fois d'une sévère réprimande avec amende à fixer par l'Ingénieur en Chef.

Toute récidive entraînera des mesures plus graves pouvant aller jusqu'à la révocation.

Toutes les infractions au présent ordre de service devront m'être signalées d'urgence par l'Ingénieur en Chef.

Les agents seront entièrement responsables, tant envers eux qu'envers les tiers de toutes les conséquences qu'entraînerait toute infraction au présent ordre de service.

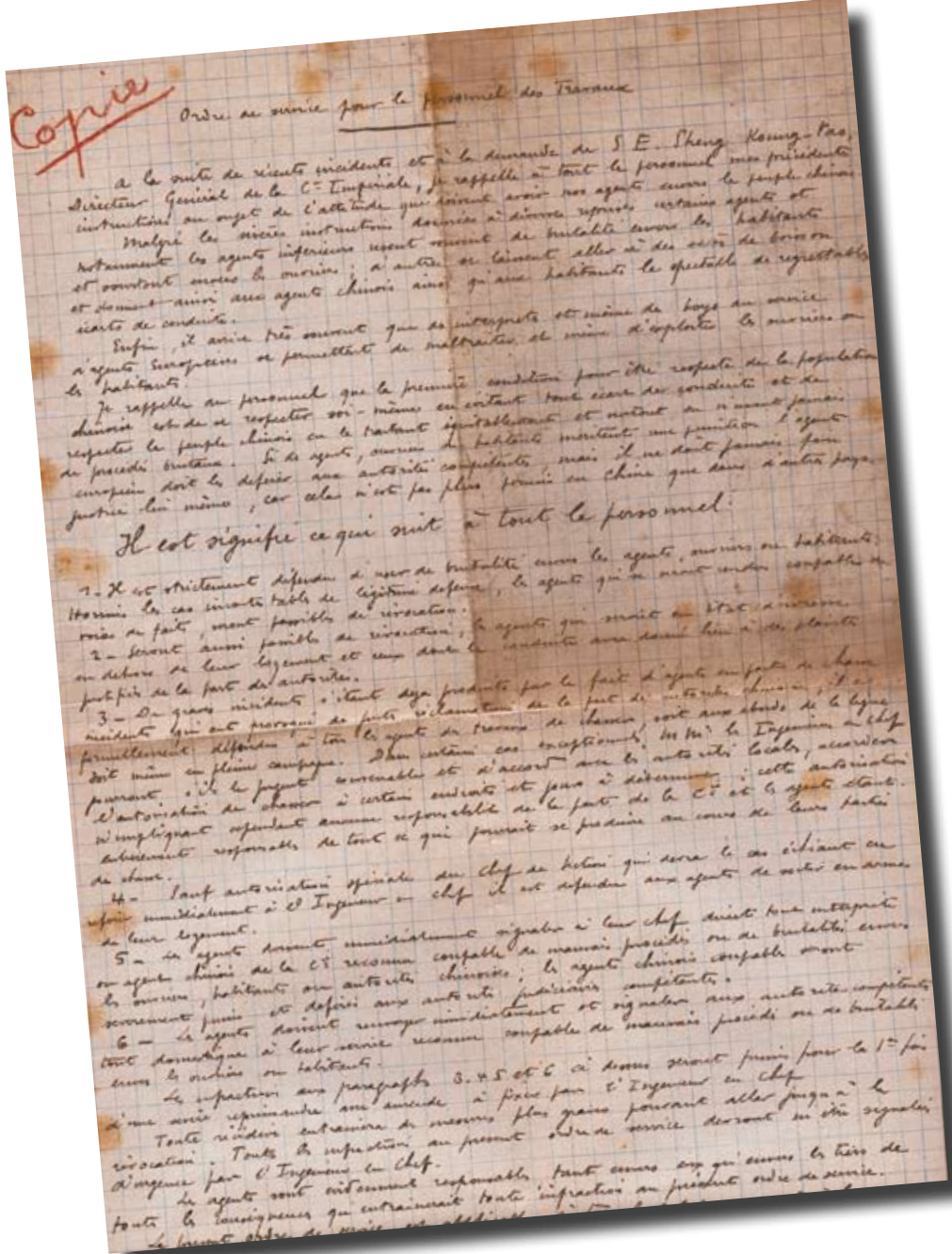
Le présent ordre de service est applicable à tous les entrepreneurs et à leurs agents aussi bien qu'aux agents de la Compagnie. Cet ordre de service devra être visé par tous les agents de la Compagnie et par tous les entrepreneurs et leurs agents.

L'ingénieur en Chef contrôleur
Signé J. Jadot"

1) Edouard de Laboulaye, *Les chemins de fer de Chine*, Paris 1911; Antoine Charignon, *Les chemins de fer chinois*, Pékin 1914.

2) Jean Jadot arriva à Hankou le 4 janvier 1899 et quitta la Chine en mai 1906. Cf. Joseph Marchisio, *les Chemins de fer chinois, Finance et diplomatie* (1860-1914), Paris 2005, p. 205 et 237. Cet ordre de service est donc antérieur de peu à l'arrivée de Joseph Skarbek. La Compagnie continua à le faire signer par ses nouveaux cadres à titre de mise en garde (v. la dernière phrase de l'ordre).

3) Peut-être en transcription pinyin Sheng Xuanhuai que Marchisio, op. cit. p. 175 et 237, mentionne comme collaborateur de Li Hongzhang à Tientsin pour les affaires économiques et qui fut nommé directeur général de la compagnie chinoise destinée à emprunter en Europe ?



La fermeté et l'éloquence de cet ordre évoquant les différentes sortes de heurts qui se produisaient sont suffisamment clairs pour être dispensés de commentaires.

Il est vrai que le personnel subalterne européen était très divers d'origine : Français, Italiens et autres, souvent anciens soldats démobilisés des troupes franco-britanniques intervenues en 1900 pour délivrer des Boxers les concessions étrangères de Pékin. Ces militaires devenus sans emploi et restés en Chine s'étaient notamment mis au service des compagnies de construction des chemins de fer comme surveillants de travaux. Personnel difficile à encadrer car non formé, dispersé, ayant souvent un complexe de supériorité comme détenteur d'une parcelle d'autorité dont il était tenté d'abuser.

Le texte s'applique même aux Chinois qu'ils soient entrepreneurs, agents de maîtrise ou bien interprètes, employés, boys de la Compagnie, de même qu'aux domestiques au service personnel des Européens qui en sont responsables. Certains de ces Chinois d'encadrement profitaient en effet

d'une sorte d'immunité que leur donnerait leur activité au service de sociétés étrangères pour se comporter durement avec leurs compatriotes (paies très basses, travail excessif, comportements brutaux ou vexants...). Cela contribuait à rendre assez hostile à ces travaux une population déjà indisposée par des atteintes aux intérêts privés ou aux coutumes ancestrales, par exemple : indemnités d'expropriations jugées insuffisantes, violations de sépultures situées sur le tracé de la voie et parfois, chez certains esprits superstitieux, crainte de troubles provoqués par la pose des traverses et la fixation des rails au paisible dragon qui séjourne sous terre. La pratique de la chasse (photo n° 112) pouvait être aussi sujet de contestations.

Ces heurts s'envenimant entraînaient discussions et disputes. Une photo (n° 301) montre le jugement par un mandarin d'un tibao (chef de village) accusé d'avoir laissé insulter mon père. Deux autres (n° 180 et 340) présentent des condamnés soumis à la peine de la cangue pour vol de matériel sur la voie et suppliant >>>

影合勇護賓幕壓彈水平段肆第路鐵洛汴



>>> mon père de les faire libérer. Il s'agit là de délits de droit commun mais dont la répression indisposait la population par principe déjà hostile à toute initiative de la dynastie et du gouvernement d'origine mandchoue de Pékin, qui favorisait en outre des étrangers. Enfin une autre photo assez cérémonieuse, présentée dans un passe-partout noir auquel est superposé un bandeau portant, en blanc, une inscription en chinois pouvant être ainsi transcrite "Chemin de fer Bienluo Section n° 4 [puis deux caractères dont la traduction n'a pu être faite : 平水 ping shui] Chef de police, commis de bureau, soldats (ou gardes) de sécurité Vue d'ensemble".

Cette photo, prise en octobre 1908 devant la porte de la résidence de mon père à Shi Shia (Shi xia aujourd'hui banlieue de Yanshi), le représente avec onze autres personnes qui lui sont attachées pour la construction de la section n° 4 du chemin de fer Bienluo: assis au 1er rang autour de Joseph Skarbek au centre: l'interprète (Sie Tsing King) à sa droite et le mandarin de police à sa gauche; debouts au 2me rang, deux commis de bureau portant un chapeau et deux boys tête nue; enfin au dernier plan cinq soldats ou gardes armés (tching ping ?) en turban.

Deux caractères (平水 ping shui) du bandeau n'ont pu être traduits qui manquent au sens de l'ensemble de la phrase.

De chaque côté de la photo se trouvent une chaise à porteurs et des lunettes de niveau avec des piquets à fanion pour le piquetage du tracé de la voie avant son implantation. Le caractère relativement officiel donné à cette photo par la présence du mandarin de police et des gardes armés pourrait suggérer l'hypothèse qu'elle fut destinée à renforcer l'autorité de l'ingénieur étranger à la suite de divers incidents survenus avec la population. En effet, selon un récit de seconde main, mon père aurait été enlevé par des paysans, puis attaché à un arbre pour subir quelque vengeance raffinée. C'est à son chien Domino qu'il aurait dû sa liberté. En voyant le spectacle ce fidèle animal aurait couru en aboyant alerter l'interprète qui obtint la délivrance du prisonnier. Faut-il faire un rapprochement avec la photo d'ensemble qui constituerait une sorte de réparation ? Ce n'est là qu'une hypothèse qui conduit au-delà de la simple photo souvenir, probablement distribuée aux principaux figurants ce qui explique son montage sous passe-partout.

Quelques Chinois contemporains attribuent

à la calligraphie du bandeau un style japonais. Cela laisserait penser qu'il fut écrit par la gouvernante de mon père la Japonaise O Sugi San Yanagimoto qui aurait aussi effectué la prise de vue. Peut-être l'assistait-elle dans les travaux de développement et de tirage ?

Il demeure que le nombre de personnes de protection (dix en excluant l'indispensable interprète) reste important pour un seul Européen. Cette précaution montre que la vie quotidienne des ingénieurs conducteurs de travaux était souvent émaillée d'incidents avec la population dont le règlement venait se superposer à la tâche technique de ces hommes de terrain. Ces incidents n'ont pas empêché la population locale d'accourir saluer l'arrivée de la première locomotive sur la ligne .



Jean Skarbek
Membre du Souvenir Français
de Chine
Résident à Paris

Shanghai, « le Paris de L'orient » de Bernard Brizay

Pygmalion, 500 pages, 26 euros, sortie en librairie le 6 janvier 2010.

Extraits de l'avant-propos avec l'aimable autorisation de l'auteur :

« Je voudrai retourner en Asie, confiait Vicente Blasco Ibañez à Paul Morand, rien que pour écrire le roman de Shanghai. » La ville de Shanghai a fait énormément couler d'encre, et pas seulement de Chine. Elle fait certes partie intégrale du « mythe chinois », mais en même temps cette cité cosmopolite a fait rêver le monde entier. Et fantasmer tout autant ! De nombreux auteurs de différentes nationalités, historiens, visiteurs et voyageurs, romanciers, journalistes et grands reporters, ont cherché à la définir en la comparant à de multiples cités de la planète.

Dans l'avant-propos de son « roman colonial », intitulé tout simplement Shanghai, écrit en 1929, Marcel Granher explique que cette ville, ce n'est pas la Chine : « C'est un port, plus cosmopolite que tous les ports - et plus étrange aussi - quelque chose comme un effarant mélange d'Anvers, de Liverpool, de Marseille, de San Francisco, de Rotterdam, de Port-Saïd et de Yokohama. » Il ajoute : « On y trouve toutefois quelques Chinois. »

Chow Ching Lie, l'auteur du Palanquin des larmes, compare Shanghai à Chicago : « Shanghai représente alors toute la confusion de la Chine. Capitale de la corruption et de la prostitution, c'est le Chicago de l'Orient. »

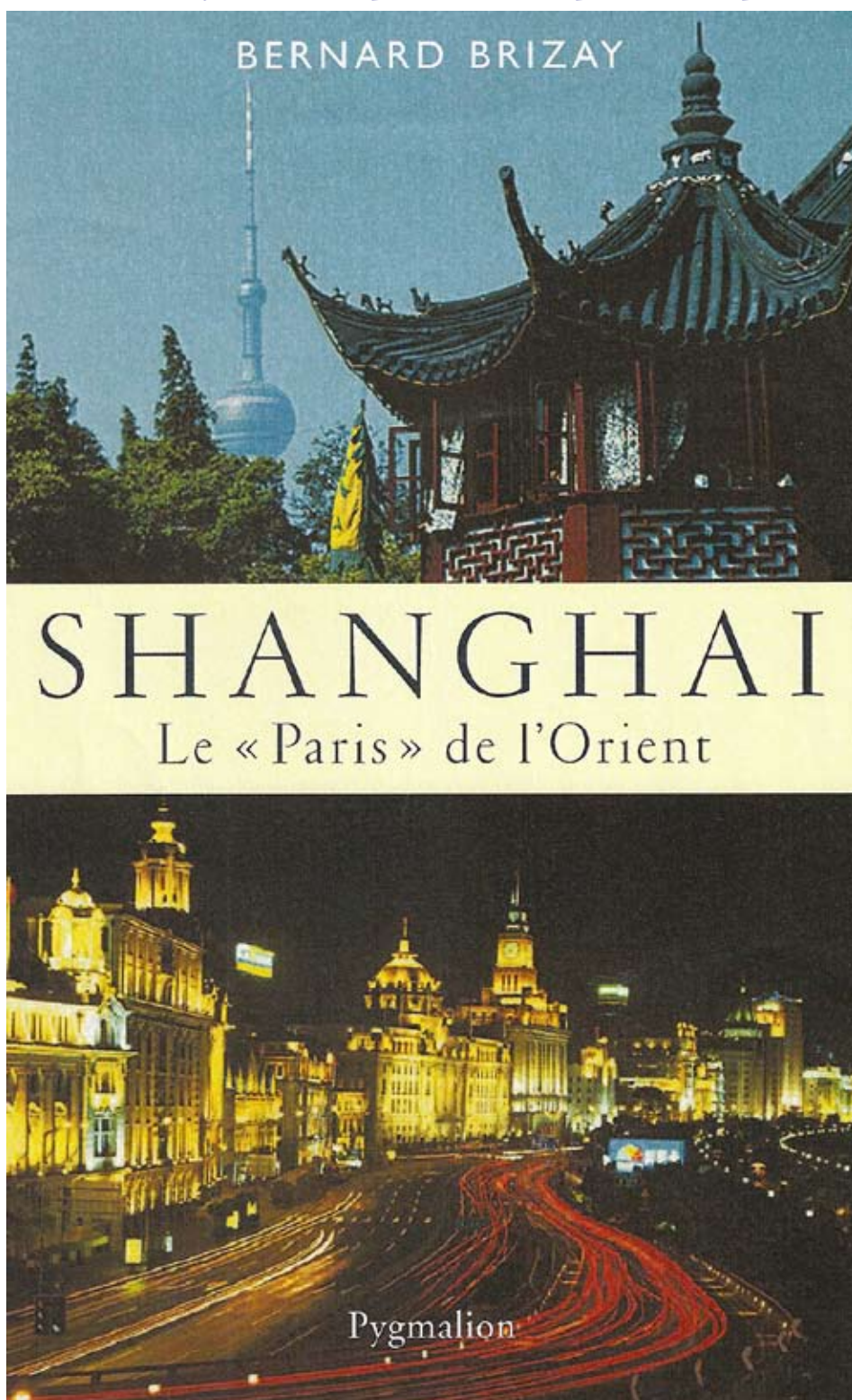
On se souvient de ce qu'en dit Claude Farrère dans Fumée d'opium : « Shanghai est la ville des fêtes, le rendez-vous voluptueux de tout le Yangzi, Deauville, Biarritz et Monte-Carlo ensemble. »

L'écrivain voyageur Colin Thubron voit en elle « une ville brutale. Aucune ville au monde, pas même Calcutta ou Le Caire, ne donnait une telle impression de vie débordante. Shanghai était autrefois le point de mire de l'Orient, sordide, ensorcelante, dénuée de racines ». Dans Cities of Sin, Hendrik de Leuw décrit Shanghai comme une ville particulièrement dépravée, à l'instar de Suez et de Port Saïd.

Mais la comparaison qui revient le plus souvent, c'est Paris. Nombreux sont ceux qui évoquent à l'envi le « Paris de l'Orient » - en référence au « Paris de la Belle Époque » et à celui des « Années folles ». À commencer par l'historienne de Shanghai Marie-Claire Bergère, qui parle de la concession française, « dont les rues ombragées, les boutiques de mode, la bohème littéraire et les militants révolutionnaires avaient valu à la ville son surnom de « Paris de l'Orient ».

« On dit encore que

>>>



>>> Shanghai est le New York de l'Orient pour les affaires et le Paris de l'Asie pour les plaisirs », ajoute notre auteur. Avant de préciser : « Le mythe de Shanghai évoque prostitution, drogue et mafia ». Autrement dit, le vice et la débauche, l'opium et le crime organisé. Sans oublier le jeu. Bien d'autres auteurs en fustigent les vices et évoquent la réputation sulfureuse, voire scandaleuse, de la ville entre les deux guerres.

« Shanghai est une ville parasite, une ville criminelle, une ville de réfugiés. C'est le paradis des aventuriers », résume encore un écrivain chinois, en 1949. Un lieu où se côtoient des coolies faméliques, des millionnaires, des prostituées et des criminels, où des centaines de personnes font des fortunes soudaines, tandis que des milliers d'autres meurent de faim et de froid dans les rues en plein hiver.

“Toute vouée à la recherche du profit, Shanghai est pendant ses années glorieuses la métropole la plus internationale que le monde ait jamais connue. Cette enclave étrangère est une ville libre.”

Dans les années 1920-1930, un voyage autour du monde ne se conçoit pas sans une escale à Shanghai. Le nom de cette ville d'Extrême-Orient a un parfum de mystère, d'aventure et de licence.

Les passagers des croisières en reviennent avec des histoires insensées de gangsters, des souvenirs de night-clubs qui ne ferment jamais, d'hôtels qui fournissent de l'héroïne en room service, et surtout des détails croustillants sur « la putain de l'Orient ». Elle a la réputation d'une cité immorale, où le vice fleurit et où tout est à vendre. Elle est Sin City, la Ville du Péché, la ville aux cent mille prostituées. Aux États-Unis et au Japon, des agences de voyage proposent des « guides » aux hommes désirant visiter Shanghai.

Le tourisme sexuel ne date pas d'aujourd'hui.

Dans son livre intitulé Dans le jardin des aventuriers, Joseph Shieh résume ce qu'est la cité du Yangzi : « Toute vouée à la recherche du profit, Shanghai est pendant ses années glorieuses la métropole la plus internationale que le monde ait jamais connue. Cette enclave étrangère est une ville libre. Les arrivants n'ont besoin ni de passeport, ni de visa pour y entrer. Shanghai en effet ne possède pas de juridiction

légale globale, avec ses trois entités administratives. On n'y contrôle pas les passeports à l'arrivée.

Elle est donc un havre pour ceux qui ont tout perdu, un refuge pour les criminels, c'est le paradis des aventuriers. Tout y est possible pour y réussir ou se refaire. La réputation de Shanghai n'était plus à

faire, c'était aussi la ville de tous les plaisirs, et de tous les vices. On y fumait de l'opium, on y fréquentait des femmes de toutes origines, de toutes conditions, on pouvait y acheter tout, absolument tout: les plaisirs matériels évidemment, mais aussi le pouvoir, l'influence, la justice, la guerre et la paix. Shanghai n'est pas une ville comme les autres : le pire et le meilleur de l'Occident et de la Chine y rivalisent depuis si longtemps que l'écheveau des causes et des effets est bien difficile à démêler. » Shanghai est l'exemple même du glamour (fascination, élégance, charme, chic).

Une ville à la population mélangée, composée d'une grande majorité de Chinois, mais aussi et surtout d'Occidentaux, Anglais, Américains, Français, Russes blancs, qui font toute son originalité.

Une ville où la plus extrême pauvreté côtoie la richesse la plus provocante. Une ville qui fait le grand écart entre l'Est et l'Ouest, devenue dans les années 1920-1930 une ville de légende. Elle l'est redevenue aujourd'hui, après une éclipse de trente-cinq ans, due à la glaciation communiste.

L'écrivain Han Suyin voit en Shanghai « la ville la plus prestigieuse de l'Extrême-Orient ».

Pour Joseph Kessel, Shanghai est « une cité immense, somptueuse et sordide, un centre prodigieux d'agio et de richesse, une vaste boîte de nuit et une jungle impénétrable à la fois. »

Lucien Bodard, dans son livre Les Grandes Murailles, dit avoir toujours aimé Shanghai. Pour lui, c'est « la métropole qui exaspère toutes les cupidités, toutes les frénésies. Shanghai, martingale des destins ».

Le journaliste et grand reporter Albert Londres nous a laissé une vue impérisable de Shanghai, à la fois drôle et caricaturale, dans La Chine en folie (qui mérite bien son titre).

Il célèbre le caractère unique de cette cité cosmopolite : « Shanghai est de mère chinoise, de père américano-anglo-franco-germano-hollando-italo-nippon-judéo-espagnol ».

Avant d'en décrire les vices, les turpitudes et les excès, et surtout sa passion de l'argent : « Il est des cités où l'on

fait des canons, d'autres des étoffes, d'autres des jambons. À Shanghai, on fait de l'argent. C'est la matière première et dernière. Si l'on se promenait avec un panier et qu'on pressât le nez des passants, on rentrerait chez soi, fortune faite. On m'avait dit qu'à Shanghai on ne parlait que l'anglais. C'était un affreux mensonge. Tout alphabet y est inconnu.

La langue de ce pays n'est pas une langue de lettres, c'est une langue de chiffres. On ne s'aborde pas en se disant : « Bonjour, comment allez-vous, mais : 88. 53 19.05 10. 60 ». Pour y devenir millionnaire, inutile de savoir lire, savoir compter suffit. « C'est un veau d'or adipeux. Si Lénine a vu Shanghai, il est excusable. »

Quatre mots reviennent comme un leitmotiv sous la plume d'Albert Londres dans les pages étonnantes qu'il consacre à Shanghai : « Banque, Bank, Banking, Banko », répétés dans le désordre. « L'amour de l'argent est polyglotte », disait en son temps saint Augustin. « J'espère faire fortune en deux ou trois ans et m'en aller, confiait avec cynisme un des premiers Occidentaux présents dans la ville.

Pour Joseph Kessel, Shanghai est «une cité immense, somptueuse et sordide, un centre prodigieux d'agio et de richesse, une vaste boîte de nuit et une jungle impénétrable à la fois.»

Et qu'est-ce que j'en ai à faire si ensuite Shanghai disparaît dans un incendie ou une crue, vous n'espérez tout de même pas que des hommes comme moi vont se contraindre à un exil prolongé sous cet horrible climat pour la postérité ! Nous sommes des faiseurs d'argent, des hommes pratiques. Notre boulot, c'est de faire du fric, autant et aussi vite qu'on peut. » En 1850 comme en 1930, le maître mot à Shanghai, c'est donc l'argent, sans s'embarrasser d'autres considérations.

Le guide All about Shanghai, publié en 1934, consacre un chapitre à la « symphonie » qu'est Shanghai. Cette cité cosmopolite, faite de criants paradoxes et de fantastiques contrastes, Shanghai la magnifique, Shanghai la raffinée, Shanghai l'obscène, Shanghai la vulgaire. Une ville de contradictions au niveau des mœurs et de la morale, où s'étale dans une fresque panoramique et grandiose, le meilleur et le pire de l'Orient et de l'Occident.

>>>

>>> Une ville que l'on adore ou que l'on hait. On imagine que le lecteur de ce guide touristique n'a alors qu'une idée, fuir à tout prix cette ville de perdition. Ou bien au contraire, s'y précipiter, prendre le premier bateau en partance pour ce qui est aujourd'hui la Perle de l'Orient.

Christine Cornet, attachée culturelle à l'ambassade de France à Pékin, résume tous ces sentiments : « Shanghai fascine, Shanghai séduit, par un phénomène paradoxal d'attraction-répulsion. Tous ceux et toutes celles, partis pour Shanghai ou nés dans cette ville cosmopolite, sont devenus autres par cette expérience de l'altérité ».

C'est un phénomène à la fois digne d'intérêt et d'étonnement, la Chine n'a cessé d'attirer des hommes de valeur. Ou peut-être l'Empire du Milieu et également la Chine républicaine qui lui a succédé, ont-ils permis à certains Occidentaux d'y révéler leurs talents et d'y déployer leurs qualités. S'ils étaient demeurés dans leur pays d'origine, sans doute seraient-ils restés dans l'anonymat et n'auraient-ils pas connu la célébrité. On songe à Marco Polo, ainsi qu'aux missionnaires chrétiens qui, aux XVII^e et XVIII^e siècles, ont résidé à la cour de l'empereur à Pékin. Le consul de France, Charles de Montigny, est l'un de ces héros.

. C'est bien connu, à circonstances exceptionnelles, hommes uniques. L'événement crée l'homme, les circonstances permettent aux potentialités latentes de s'exprimer, aux qualités et talents de se révéler. Un livre sur Shanghai, c'est avant tout une galerie de portraits, ceux des hommes (et des femmes) qui ont fait la ville. ●

Actualités

Visite de la maison de Saint John Perse et du dispensaire du Docteur Bussière

Les membres du Souvenir Français de Pékin ont visité les restes de la résidence secondaire de Saint John Perse et le dispensaire du Docteur Bussières dans le bourg de Guanjialing du quartier de Haidian, au nord de Pékin.

Saint John Perse y a composé son recueil *Anabase*. Il était, alors, en poste à l'Ambassade de France de Pékin. Accrochée à flanc de montagne, offrant une vue sur la vallée, elle est à environ une journée de cheval de Pékin. Cette disposition lui rappelait les paysages de sa Guadeloupe natale lorsque la montagne se jette dans l'océan.

Le Docteur Bussières, médecin de la légation française, a vécu plus de 50 ans en Chine. Il habitait le quartier de Wangfujing, il y avait, aussi, son cabinet médical. Il venait se reposer à Guanjialing où il y possédait une résidence secondaire. Lors de ses séjours, il exerçait bénévolement la médecine au profit des gens du peuple habitant dans la région.



Le Cimetière Chinois de Noyelles Sur Mer (Somme)

Il existe dans un petit coin de Picardie un cimetière chinois abritant le repos éternel des « Célestes » mort en France pendant la première guerre mondiale. Des milliers de Chinois, qu'on appelait alors des "Célestes", sont venus en France à partir d'avril 1917 en tant qu'alliés. Ils appelaient la Picardie 'Xi Ming Guo', le Pays du Soleil Couchant... Par traité, signé jadis par l'Impératrice Douairière Tseu Hi (Cixi), un Corps de ressortissants chinois fut levé dans l'Empire du Milieu et employé principalement par l'Armée Britannique, à des tâches jugées ingrates ou difficiles comme le terrassement de tranchées, le ramassage des soldats morts sur le champ de bataille, le déminage des terrains reconquis, la blanchisserie où leur réputation était sans égale, les services de santé auprès des malades, particulièrement de ceux atteints de la fameuse grippe espagnole qui fit 17 millions de morts en Europe. Infatigables ils surprenaient les européens par leur vivacité, leur endurance et leur joie de vivre.

LE « CHINESE LABOUR CORPS »

La plupart d'entre eux furent recrutés et employés par le Chinese Labour Corps (CLC) au titre de travailleurs volontaires. Il fut créé par les Anglais en 1917 qui reprirent l'initiative de Georges Charles Gordon, "Chinese Gordon" qui, en Chine, en 1840, avait jeté les bases d'un corps chinois du génie formé par des officiers du Royal Engineer Corps et qui fut présent aux cotés de l'Armée Toujours Invincible dans sa reconquête du pouvoir menacé par les Tai Ping.

Ce fut à cette époque que le traité permettant d'utiliser officiellement ces travailleurs "célestes" mais sans que ceux-ci puissent pour autant porter les armes au nom d'une puissance étrangère fut signé entre l'Impératrice Douairière Cixi (Tseu Hi) et les représentants de la Grande Bretagne et de la France qui avaient participé à la guerre de l'opium. La plupart des Chinois recrutés le furent donc dans les provinces du sud de la Chine dans les régions attenantes à Canton (Guan-dong), Shanghai, Jinan (Shandong) et dans le Zhejiang. Chaque compagnie était composée d'un officier, de huit sous-officiers et de 500 hommes vêtus d'un uniforme bleu sombre ressemblant trait pour trait aux tenues de travail chinoises encore utilisées dans la pratique du Kung-Fu Wushu. A ce sujet, ces travailleurs chinois introduisirent en occident cette pratique lors de fêtes du Nouvel an qui furent filmées. On les voit donc pratiquer la "danse du lion" mais aussi des « formes ». (Tao) de Kung-fu Wushu du Sud de la Chine. Les Français, de leur côté, bénéficiaient du support de leurs colonies du Sud-est. Asiatique qui fournirent également des contingents de Travaillants Annamites venant du Viêt-Nam, du Cambodge, du Laos, donc de l'Indochine Française et qui vinrent

combattre en France et pour la France. L'Etat Major, qui n'avait pas encore subi Dien Bien Phu, et qui doutait de la valeur combattive de ces soldats asiatiques, les cantonna, sans jeu de mot, presque exclusivement à des tâches de maintien de l'ordre ou à la garde des monuments officiels et des ministères. Leur accoutrement et particulièrement leur chapeau conique, leur valut rapidement le qualificatif de "pékinois" auprès des militaires. Le sobriquet est resté et, pendant longtemps, un "pékin" désignait un planqué, un "gazier" désignant un civil en uniforme et un "rombier" un civil tout court. Bon nombre de ces "volontaires" après la victoire de 1918, officiellement 3000, préférèrent demeurer en France et furent recrutés par l'industrie et, particulièrement, par les usines Louis Renault de Boulogne Billancourt et les usines Panhard et Levassor, situées avenue d'Ivry dans le XIII^e arrondissement, formant ainsi le premier noyau de la communauté asiatique française. Cette communauté comptera parmi ses membres des éminents révolutionnaires comme Zhou Enlai, Deng Xiaoping, Li Shizeng, Zhang Renjie, Zheng Yu Xiu, Ren Zhuoxan, Lin Wei, Xiao Pusheng, Xi-ang Jingyu, Wu Zhihui, Chu Mingyi, Zhang yi qui, plus tard, formeront l'élite de la politique révolutionnaire chinoise. Sans oublier, bien évidemment leurs éminents confrères vietnamiens Ho Chi Minh et Nguyen The Truyen qui furent formés à bonne école.

LE CIMETIERE CHINOIS

Bon nombre de ces travailleurs n'ayant pas de famille connue ni les moyens de faire rapatrier leurs corps furent donc enterrés provisoirement dans un champ situé près de cet hôpital. Peu à peu le cimetière prit de l'ampleur et en 1918 on dénombrait déjà près de 800

tombes. Mais des travailleurs chinois continuèrent de mourir de maladie après la guerre, jusqu'en 1921.

Lorsque l'Armée Anglaise décida d'aménager les cimetières très nombreux dans la Somme puisque la bataille du même nom fut, en quelque sorte, leur Verdun avec plus de 400 000 morts, une subvention spéciale fut votée pour la création du Cimetière de Noyelles à qui on donna des caractéristiques rappelant la nationalité de ceux qui y étaient enterrés. Il fut officiellement inauguré le 23 mars 1920.

Le cimetière est donc à la fois très britannique et très chinois mais également très picard puisque se situant dans la campagne à proximité d'un petit village aux maisons basses de torchis traditionnel. L'arrivée dans le village est d'ailleurs agrémentée par deux magnifiques "Chen Fo" ou "Gardiens de Bouddha", (Chen = gardien, celui qui protège ; Fo = Bouddha) donc des "lions chinois" que les antiquaires persistent à nommer "Chiens Fous". Ces sympathiques animaux, ressemblant quelque peu à d'énormes chiens Pékinois, furent offerts à Noyelles par la ville chinoise de Tungking lors du jumelage entre ces deux villes qui eut lieu en décembre 1984. Le cimetière lui-même se trouve sur une légère butte en pleine campagne. Il comprend 849 tombes de marbre blanc portant des inscriptions en chinois et en anglais et le nom du travailleur si celui-ci est connu.

DES TOMBES EMOUVANTES

Chaque tombe comporte donc le nom chinois du travailleur et sa transcription phonétique. On y trouve donc bon nombre de Li, de Chang, de Chen, de Wu, de Tang, de Wang, de Ma puisqu'il n'existe, en Chine, qu'une petite centaine de patronymes !

C'est ce qui a posé la difficulté d'identification : bon nombre de ces Chinois ne savaient pas écrire leur nom en Chinois ni à plus forte raison en langue occidentale. Et les prononciations étant très différentes suivant les régions de Chine il était alors très difficile de savoir à qui on avait affaire. Ces travailleurs portaient donc une plaque avec un simple numéro. Mais il aurait été inconvenant de simplement porter ce numéro sur la tombe. On préféra donc dans bon nombre de cas demeurer sur la notion d'inconnu. Afin que la tombe ne soit pas une simple plaque anonyme, comme celle qu'ils portaient autour du cou de leur vivant, les autorités anglaises eurent l'idée de choisir et de traduire une formule chinoise pour chacun d'entre eux : "A noble duty bravely done" (un noble devoir bravement effectué) "A good reputation for ever" (Une bonne réputation pour l'éternité) ; "A good fellow and a fierce worker" (Un bon camarade et un sacré travailleur) ; " A little man but a great heart" (Un petit homme mais un grand cœur). Quelques arbres agrémentent le cimetière apportant un peu d'ombre dans cette campagne picarde qui s'étend à perte de vue.

Demandez votre carte de Membre du Souvenir Français de Chine!



Cotisation: 30 euros ou 300 RMB par an

*Imprimez le bulletin d'adhésion ci dessous, complétez le ou joignez votre carte de visite et renvoyez le à l'adresse indiquée accompagné de votre règlement de **préférence 300 rmb en espèce** ou alors 30 euros par chèque libellé au nom de Christian Roussel.*

*à envoyer à : M. Christian Roussel, Trésorier
XiJiao BaoCheng Garden, B 11 - 101 Jin Bang Road - Shanghai 200335 (Chine)
courriel : tresorier@souvenir-francais-chine.com - tel. +86 - 138 189 891 82*

DELEGATION GENERALE DE CHINE DU SOUVENIR FRANCAIS

*Le Souvenir Français est une Association Nationale Couronnée
par l'Académie Française et l'Académie des Sciences Morales et Politiques*

SOUS LE HAUT PATRONAGE DE

S.E. M. HERVE LADSOUS

AMBASSADEUR DE FRANCE EN CHINE

Membres Honoraires

*Marc Fonbaustier, Consul Général de France à Hong Kong
Jean-raphael Peytregnet, Consul Général de France à Canton
Thierry Mathou, Consul Général de France à Shanghai
Christian Testot, Consul Général de France à Pekin
Michel Freymuth, Consul Général de France à Wuhan
Emmanuel Rousseau, Consul Général de France à Chengdu
Rene Consolo, Consul Général de France à Shenyang
Loïc Frouart, Attaché de Défense*

Annick De Kermadeck-Bentzman, Présidente de la Chambre de Commerce Française de Chine

BULLETIN D'ADHESION

Nom : _____
Prénom : _____
Adresse : _____

Téléphone : _____
Portable : _____
Courriel : _____

*à envoyer à : Mr. Claude R. Jaeck, Délégué Général
Xijiao Baocheng Garden 26/1102 - 100, Jin Bang road - SHANGHAI 200335 (Chine)
courriel : claude.jaek@gmail.com - tel. + 86 -138 165 067 25*

www.souvenir-francais-asie.com

Correspondant LSF à PEKIN :
*M. Marc Burban,
tel. + (86) 15810363113
email. marcburban1@hotmail.fr*

Correspondant LSF à HONG KONG
*M. François Drémeaux,
tel. + (852) 6607 2607
email. francoisdremeaux@yahoo.fr*

Délégué général pour la Chine à SHANGHAI:
*M. Claude R. Jaeck,
tel. + (86) 13816506725
claude.jaek@souvenir-francais-asie.com*